

"On ne jouait pas à la pétanque dans le ghetto de Varsovie" : assis, Eric Feldman exorcise la Shoah dans un stand-up



Eric Feldman dans son spectacle de stand-up "On ne jouait pas à la pétanque dans le ghetto de Varsovie".
Patrick Zachmann

Si on ne rit pas grassement, tout au long du one-man-show d'Eric Feldman, comme à d'autres spectacles de stand-up, on s'amuse et on s'émeut beaucoup de ses récits familiaux, de son humour noir, absurde et un brin désespéré, et de ses fulgurances, à la Woody Allen. Une plongée insolite dans une famille de survivants à la Shoah, qui prend sans cesse le spectateur à contre-pied.

Pour son premier stand-up sur une scène parisienne, l'auteur et interprète Éric Feldman a choisi d'être assis. Installé dans un fauteuil sur le côté gauche de la scène, face au public, armé de petits carnets, il puise dans sa vie pour faire rire le public plutôt sourire, en fait, tant son humour est noir, volontiers s'autoflagellant, et toujours surprenant. Comme lorsqu'il raconte qu'une fois, couché près d'une femme qui lui demandait à quoi il pensait, après qu'ils ont fait l'amour, il lui avait répondu qu'il pensait à Hitler. Pas le Hitler dictateur et tueur de juifs, précise-t-il, mais celui qui aimait tendrement sa maman... Pas de quoi rire aux éclats en effet.

Il faut dire que le thème principal du spectacle, au titre énigmatique « [On ne jouait pas à la pétanque dans le ghetto de Varsovie](#) »*, dont nous ne livrerons pas la clé est l'impact de la Shoah sur plusieurs générations de sa famille, juifs polonais émigrés en France. Une famille de survivants, nous explique-t-il, puisque son père était issu d'une fratrie de six enfants cachés pendant la guerre, qui ont tous miraculeusement survécu.

Dans un tourbillon virtuose, Éric Feldman nous téléporte au siècle dernier, celui de Staline, Hitler, Mao et Pol Pot, rappelle-t-il. Une époque où l'on appelait ses proches sur leur téléphone fixe, qui parfois sonnait dans le vide, et où les jeunes gens faisaient leurs trois jours d'évaluation avant leur service militaire.

Woodyallenesque

À cette époque vivaient le grand-père d'Éric Feldman, Moishe, au fort accent yiddish, mais aussi son père Viktor et ses cinq frères et soeurs, tous traumatisés, chacun à sa façon. « *Dieu merci, je n'ai pas eu d'enfants* », se réjouissait ainsi sa tante Sarah. Comme n'ont pas eu de descendance ses frères Lucien, Jacques, et Beni, le sixième et dernier de la fratrie paternelle. Tout comme notre héros. Un hasard ? Pas vraiment. Ces enfants non nés sont aussi victimes de la Shoah, selon lui.

On ne sera pas surpris d'apprendre, au cours du spectacle, qu'Eric Feldman a eu affaire à la psychanalyse, au yoga, ou à son chat Milosh pour tenter de surmonter ses névroses et ses obsessions.

Il confie ainsi avoir voulu, lors d'un épisode suicidaire, se jeter par la fenêtre : « *J'en ai parlé à ma psy. Elle m'a dit : "fermez vos fenêtres"* », balance-t-il, dans un passage très woodyallenesque... Idem lorsqu'il raconte sa préparation afin de se faire réformer pour raisons psychiatriques, après avoir légèrement exagéré ses manies. « *En cas de guerre, tu pourras toujours servir d'otage* », commenta son oncle Lucien.

*Théâtre du Rond-Point, Salle Roland Topor, jusqu'au 22 décembre.